

Vous propose **L'Étrange affaire Angélica**
au Manoël de Oliveira – Français, espagnol, portugais, brésilien
Cinémarivaux : sortie cinéma le 16 mars 2011 - 1h35 - VOST
avec Pilar López de Ayala, Ricardo Trepá, Filipe Vargas

Jeudi 17 sept. 2015 - 21h00
Dimanche 20 - 11h00
Lundi 21 - 19h00

Hommage à Manoël de Oliveira décédé le 2 avril 2015 à l'âge de 106 ans

Dans *Acte de printemps* il y a un ange mais aussi des êtres humains qui travaillent. Comme dans *L'étrange affaire Angelica* où vous mettez en rapport un ange et des travailleurs de la terre. C'est ce lien qui vous intéresse ?

Oui, parce que c'est le rapport entre l'esprit et la matière. La matière est animée par l'esprit : un arbre, un lion, une poule sont animés par l'esprit. La matière se transfigure et meurt mais l'esprit survit. Un poète portugais disait que l'esprit est semblable à l'air que l'on respire. Quand quelqu'un meurt, son dernier soupir, c'est l'esprit qui sort, qui s'en va. L'esprit se libère alors de la personnalité individuelle où résident tout le bien et tout le mal. Il est libre de tout ça, il s'envole et s'ajoute à l'esprit absolu. C'est comme l'androgynie dont parle Aristophane dans le banquet de Platon : l'androgynie est sphérique, il est heureux et ne pense pas. Il ne peut pas être affligé par sa personnalité puisqu'il n'en a pas. Les anges sont l'esprit qui se compose en ceci ou cela. Mais l'esprit est un, c'est Dieu, c'est un mystère. Même pour le Christ. Un jour quelqu'un lui a demandé ceci : « j'ai été marié trois fois, ma première femme est morte, ma deuxième femme est morte, alors au ciel laquelle de mes trois femmes est ma vraie femme ? » Et le Christ a répondu : « au Ciel, les conditions sont tout autres que sur la terre » mais il n'a pas vraiment expliqué ce que sont ces conditions différentes !

Dans *L'étrange affaire Angelica*, il y a un plan très marquant, un travelling le long d'un fil où sont suspendues des photos. On voit en alternance des photos de la jeune fille morte et des photos de travailleurs. Il y a quelque chose d'assez sombre dans ces images et dans le montage qui s'opère entre elles.

C'est une représentation de la faim. Cette chose terrible que le bon dieu a donné à toutes les créatures, les hommes, les animaux, les végétaux. La faim. Qui nous oblige à chercher de la nourriture. Qui nous oblige à travailler. Qui nous inquiète.

Le montage entre la jeune fille morte et les travailleurs, c'est un montage entre l'esprit et le corps, le corps animé par la faim, qui travaille. Tout le monde travaille. La gloire du marchand, c'est quand son travail lui rapporte de l'argent. La gloire du soldat, c'est la victoire. La gloire de l'artiste c'est d'être pauvre et de ne jamais s'arrêter de travailler. Vermeer ou Van Gogh n'ont presque pas vendu de toiles de leur vivant, mais ils n'ont jamais cessé de travailler parce que le plus important, c'est la nécessité de l'expression.

Dans votre film, les visions de la jeune fille flottant au-dessus du lit ou de la rivière font beaucoup penser à certains tableaux de Chagall avec des couples d'amoureux. Est-ce qu'il vous arrive de vous inspirer de tableaux ?

Tous les artistes sont influencés. Même sans le savoir. Mais il ne faut pas y penser, cela ne sert à rien. À la Renaissance, tous les peintres peignaient la même chose, le même sujet, et pourtant leurs tableaux sont tous différents. Les artistes peuvent représenter la même chose de façon complètement différente. La véritable originalité réside dans la personnalité de l'artiste. Ce n'est pas créer quelque chose qu'on n'a jamais vu c'est justement faire la même chose que les autres mais différemment. C'est comme lorsqu'on adapte un livre au cinéma. Il ne faut pas confondre le modèle et le portrait. Le livre, c'est le modèle, le film, c'est le portrait. Mais un artiste est toujours un peu fou. Parce qu'il est toujours devant l'inconnu et qu'il cherche la vérité. Mais qui connaît la vérité ? Il est toujours difficile de rendre clair ce qui est sombre.

*Entretien réalisé par Stéphane Delorme et Jean-Philippe Tessé pour Les_Cahiers
Cannes le 14 mai 2011*

Une mariée morte mais souriante envoûte son photographie.

Une magnifique leçon d'amour, d'histoire et de cinéma.

Une nuit pluvieuse, une voiture arrive dans une bourgade portugaise. Ses occupants, missionnés par leurs employeurs, une famille de notables de la région, sont à la recherche d'un photographe.

La jeune femme de la maison, Angélica, qui venait de se marier, est morte subitement. On souhaite que ses traits sur son lit de mort soient saisis pour en garder la trace et le souvenir. Le photographe local étant absent, on fait donc appel à Isaac, jeune homme juif féru de photographie, qui loge à la pension de Dona Rosa.

Quand Isaac pénètre dans la chambre mortuaire d'Angélica en présence de toute la famille, il a un choc : la jeune femme, dans sa grande robe de princesse, est non seulement ravissante, mais elle sourit.

Plus encore, alors qu'il la vise avec son objectif, elle ouvre les yeux et lui adresse un sourire encore plus grand. Isaac tombe amoureux d'Angélica. Mais dès le lendemain, Isaac se livre à une autre passion : prendre en photo les ouvriers viticulteurs "à l'ancienne" qui chantent le long des coteaux.

La place nous manquerait pour mentionner toutes les pistes de ce beau et riche livre d'heures. L'Etrange Affaire Angélica (étrange comme l'inquiétante étrangeté de Freud) est un conte libre, une fable bizarre, aux mille sens possibles, aux mille ouvertures. Comme à son habitude, Oliveira la conte avec patience, un sens du récit réaliste très précis et limpide.

Mais à la fin, tout se clôt sur une pièce dont on ferme les volets pour laisser un mort reposer dans la paix, tandis que dehors les hommes continuent à s'atteler à l'ouvrage. Que veut dire toute cette histoire ? Oliveira nous annonce-t-il sa mort prochaine ?

Livrons quelques indices, posés ici et là, qui pourraient nous aider à comprendre l'enchantement mystérieux qu'il procure. Il y a l'époque, ou plutôt la non-époque où se déroule cette histoire simple.

Elle a été écrite par Oliveira au début des années 50, et beaucoup de personnages semblent vêtus comme à cette époque-là. Pourtant, tout est comme aujourd'hui ; les rues, les voitures sont les nôtres. Toutes les époques se mélangent, les paysans travaillent la vigne avec une bêche ou avec un tracteur. Oliveira saisit leurs gestes avec une acuité profonde, attention à la seconde qui passe, ça y est, elle est passée.

C'est une histoire d'amour, l'amour éternel et sans frontières, romantique et surréaliste, qui unit les amoureux par-delà le temps, l'espace, grâce au rêve d'abord, puis à la mort, où ils se retrouveront, comme dans Peter Ibbetson d'Henry Hathaway.

C'est aussi un film sur le cinéma : sur la capacité de l'opération photographique à arrêter le temps, à le suspendre, et celle du cinéma à redonner de la vie par la juxtaposition de ces images, leur montage, et à raviver le souvenir.

C'est en posant le visage souriant d'Angélica à côté de la photo des paysans meurtrissant la terre qu'Isaac se remémore soudain les souvenirs de la Shoah, et l'impossibilité d'être heureux dans un monde si violent. Ce sont les hommes, qu'importe qui ils sont, qui détruisent la beauté et l'harmonie.

Cette étrange affaire est donc aussi une leçon sur l'histoire, sur les crises, les guerres, les massacres, la paix qui revient aussi, lourde déjà de futures menaces (les catastrophes climatiques sont aussi évoquées). Et donc sur la mort, ce spectacle, et sur les pulsions de mort, qui nous poussent à la destruction, à l'abandon, à l'inaction, à l'anéantissement.

Les hommes sont doubles. Dona Rosa s'inquiète constamment de la santé de son pensionnaire Isaac, mais elle n'hésite pas à rappeler ses origines juives et à parler de sorcellerie quand ses activités et son comportement dépassent son entendement. L'homme est pris entre la construction et la destruction, du monde, des autres hommes ou de lui-même.

Cette mort a donc un double visage. Triste, bien sûr, comme tout ce qui part à jamais. Mais souriante aussi – et le plaisir enfantin que procure le film réside bien évidemment dans cette idée géniale de cinéaste. La mort est joyeuse et émerveille chez Oliveira (ce vieil olivier lusitanien qui donne encore de si jolis fruits, sucrés et un brin amers). Les amoureux volent en souriant dans le silence plein de brouillard de la nuit, l'amoureuse repose souriante dans la mort et sourit à son aimé.

La mort n'est pas une paix, mais mieux encore : une joie, un bonheur extatique promis. Merci à monsieur de Oliveira, merci à lui de nous laisser ces petits indices sur le monde, ces petits cailloux bizarres qui nous permettront peut-être, parfois, de nous y retrouver et de sourire un peu au milieu des éboulements qui bouleversent nos vies.

15 mars 2011 JB Morain pour Les_Inrocks

Prochaines séances :

- **Anton Tchekhov 1890**

- **Le Souffle**

Jeudi 24 au mardi 29 septembre 2015

Court : 30 ans de L'Embobiné – épisode 3 : Invités

Épisode 4 : L'Embobiné face au numérique:



Carte d'adhésion valable de septembre 2014 à août 2015

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ * Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)